

STEVEN JEZO-VANNIER

# PRESSE PARALLÈLE

LA CONTRE-CULTURE EN FRANCE  
DANS LES ANNÉES SOIXANTE-DIX



ATTITUDES

LE MOT ET LE RESTE



STEVEN JEZO-VANNIER

# PRESSE PARALLÈLE

LA CONTRE-CULTURE EN FRANCE  
DANS LES ANNÉES SOIXANTE-DIX

LE MOT ET LE RESTE

2011



**AUX SOURCES  
DE LA PRESSE  
CONTRE-CULTURELLE**



Le mouvement révolutionnaire de Mai 68 et les manifestations contre-culturelles qui lui font suite, au premier rang desquelles se trouve la presse parallèle, sont l'expression d'une volonté gorgée d'espérances. La jeunesse aspire à plus de liberté, elle souhaite réconcilier la richesse de ses rêves avec la tristesse de sa réalité. L'imagination est la seule arme d'une génération dépossédée de tout droit et de toute liberté dans une France qui, sous des airs de modernité, préserve tous les aspects de son archaïsme. Les enfants du baby-boom sont en marche : leur nombre, comme leurs frustrations, a décuplé à mesure que les années soixante se sont écoulées. Un tiers de la population française a moins de vingt ans en 1968 ! La nouvelle génération, grâce à son poids et ses idées, gagne en légitimité ; elle descend dans les rues et dresse des barricades au cri d'un slogan commun : « L'imagination au pouvoir ! » Ce mot d'ordre synthétise tous les espoirs des baby-boomers, il symbolise l'orientation de la décennie de contestation qui s'ouvre : la créativité doit renverser l'ordre établi. Puisant à la source des utopistes, la jeunesse incomprise repousse les limites du possible et réhabilite la notion d'idéal. Sa conviction n'est pas une chimère, elle se veut réaliste et concrète. Son souhait est de voir naître une société nouvelle, fondée sur les bases rénovées que sont la justice, le partage et la liberté de tous. Ce vœu est porté par une jeunesse qui a compris que l'enjeu véritable n'était pas le monde des rêves dont elle est la seule dépositaire, mais le monde réel qui la muselle, celui des adultes, autoritaire et insupportable d'injustice. L'esprit contestataire est la manifestation d'une crise d'adolescence légitime. Cette rébellion, par sa détermination, parvient à ouvrir les yeux de toute une population rendue aveugle d'hypocrisie. Sans parvenir à instituer son idéal, la jeunesse l'emporte sur la renonciation : elle réhabilite le droit et la liberté de croire en un avenir meilleur et de se battre pour lui. La profonde révolution qu'implique ce succès

est la plus grande réussite du mouvement post-68. Elle a permis la libération d'une majorité de la population, celle de toutes les marginalités et de toutes les oppressions : femmes, jeunes, homosexuels, étrangers, prisonniers, internés, etc. Tous sont soumis au diktat de la norme qui impose le silence et la soumission au système. La société des années soixante est sclérosée de tabous et d'interdits hérités de la morale judéo-chrétienne : impossible d'évoquer la sexualité, de remettre en cause les hiérarchies et les traditions, de discuter l'autorité ou les habitudes... Les normes réglementent les comportements et entretiennent les rapports de domination : celle de l'homme sur la femme, des parents sur l'enfant, du maître sur l'élève... L'entreprise, le cercle familial, l'école, toutes les structures sociales révèlent une société rigide fondée sur l'ordre et la discipline. Elle rejette toute différence, culpabilise, impose le silence et la honte. Sa logique génère nombre de frustrations qui façonnent le mal-être de la jeunesse. Ces refoulements sont le moteur d'une révolte dont la priorité est la libération de la parole en prélude à celle des comportements. Les voix de l'émancipation sont portées par la presse parallèle, une presse insolente et insoumise qui devient l'instrument de la contestation, autant comme espace de liberté que comme vecteur d'alternatives. Très présente durant les événements de Mai 68, elle sait s'adapter aux nouvelles formes de lutte et incarner le mouvement qui éclôt au lendemain du printemps révolutionnaire.

Poumon de la contre-culture, la presse libre est l'une des voies privilégiées de développement et de diffusion de ses énergies, avec la musique et les arts graphiques. Sous-estimée, elle donne pourtant toute sa substance à la contre-culture, lui offre corps et cohérence. Elle est un média fédérateur, générateur et relais de contestations, que les opposants au pouvoir ont toujours su exploiter en France. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle révolutionnaire et bien avant la conquête de la liberté de la presse en 1881, les feuilles de chou et les petits journaux clandestins véhiculent les idées du changement. Sans une presse contre-culturelle, pas d'alternative cohérente, pas d'utopie

réaliste, pas d'attaque constructive contre le système rejeté, aucune possibilité de témoigner et de convaincre du bien-fondé et de la viabilité du projet alternatif. Si la musique fédère les acteurs de l'*underground* et franchit les frontières géographiques mieux que n'importe quel autre média, seule la presse permet l'élaboration et l'organisation du mouvement. Capitale à sa survie et à son expansion, elle est le reflet le plus éloquent de la contre-culture. Comprendre ce phénomène, prendre la mesure de ce qu'il a été, de son esprit et de ses valeurs ne peut se faire autrement que par la connaissance de ce qu'a été la presse parallèle.

Héritage et conséquence de Mai, la contre-culture se présente à la fois comme un prolongement et une forme de dépassement de la contestation soixante-huitarde. Cette dernière, en luttant sur les fronts économique, social et politique, a ouvert une brèche et imposé le dialogue. La contre-culture a su exploiter cette percée et étendre le combat hors de ses frontières traditionnelles, ciblant tous les archaïsmes de la société, à commencer par la frontière entre la sphère publique et la vie privée, où demeurent tant de tabous épargnés par les idéologues de Mai. La contre-culture ne cherche pas le changement de société, elle exige une refonte de la civilisation : Mai s'est attaqué aux cadres de l'entreprise et de l'Université, la contre-culture condamne jusqu'aux structures mêmes de la famille ; Mai voulait reconsidérer les rapports sociaux, la contre-culture souhaite renverser les rapports humains, balayer les hiérarchies, les dominations et les exploitations jusqu'en matière de sexualité ; Mai confrontait deux réalités, deux classes opposées, la contre-culture sort du manichéisme et dévoile un adversaire tentaculaire, paré de mille visages : celui du bourgeois, du policier, du curé, du mari, du père, du professeur, etc. Elle manifeste la volonté d'en finir avec tous les cloisonnements et toutes les frontières entre les hommes, quels que soient l'âge, le sexe, la couleur de peau, l'origine sociale ou culturelle. Dans son engagement, le mouvement post-68 invente de nouvelles formes de contestation : il ne s'agit plus d'œuvrer à la révolution, mais de la vivre. La contre-culture

française adapte les principes développés par les expériences anglo-saxonnes : revenant à une application stricte de l'expression « faire la révolution », elle ne se projette plus dans un hypothétique « Grand Soir », mais vit sa révolution dans l'instant. Chacun de ses artisans agit quotidiennement, collectivement comme individuellement à l'établissement de l'idéal commun. Cet engagement s'exprime essentiellement à travers la presse parallèle qui apparaît comme un outil privilégié permettant à la fois la diffusion des idées et leur partielle concrétisation. Les paroles se libèrent, se confrontent, s'impriment et se répandent lentement.

Si la contre-culture dépasse par bien des égards l'œuvre de Mai 68, sans elle, elle n'aurait sans doute jamais pu souffler avec tant de force sur les braises de la contestation. La plupart des énergies de la contre-culture française, largement puisées dans les milieux *underground* et influencées par les expériences anglo-saxonnes, n'en sont pas moins liées aux événements de Mai. Tous les acteurs de la scène anticonformiste des années soixante-dix ont fait leurs armes durant le printemps révolutionnaire. La plupart des artisans de la presse alternative sont issus des rangs de l'activisme soixante-huitard. Il a donné une impulsion nécessaire au regroupement et à la mise en mouvement de toutes ces énergies individuelles et latentes. L'échec relatif de Mai permet l'émergence de mouvements alternatifs. Il est une condition au jaillissement d'énergies nouvelles. Sans son expérience, la contre-culture française n'aurait sans doute pu éclore, tout du moins pas avec la même intensité ; elle n'aurait pas pu prolonger le combat, inventer de nouveaux modes de revendication et d'expression, ni même s'ouvrir à de nouveaux questionnements.

La contre-culture a pour vocation de conquérir un espace de liberté et d'expression, afin d'y faire croître son alternative et de témoigner, par sa réalisation, de la viabilité de son projet. La révolution est ainsi menée par l'expérience vécue. L'utopie vivante induit la destruction de toute frontière et donc l'effondrement des

fondations de la société. Il ne s'agit plus de s'attaquer directement au cœur du système, mais de s'en extraire pour mieux développer une alternative à visage humain, dont l'existence suffira à détruire un modèle incapable de supporter la comparaison. Pour les défenseurs de l'alternative, le constat est sans appel: il faut rendre le choix aux masses, de sorte qu'elles cessent de percevoir l'ordre en place comme une fatalité et donc de s'y soumettre. Une majorité de la jeunesse engagée dans cette voie préfère sortir d'une société dont elle refuse les règles, et faire le choix de la marginalité. Cette décision concerne en priorité les enfants d'une classe moyenne en pleine explosion. Son pouvoir économique et sa sécurité financière lui permettent d'aborder des problématiques inédites et d'adopter des postures nouvelles, sans compromissions. Les plus farouches adeptes de la révolution conventionnelle et prolétarienne pensent reconnaître et dénoncent un mouvement de « petits bourgeois ».

S'extraire de la société revient à accepter d'élire domicile dans ce flou social que sont les marges. Elles sont un territoire volontairement abandonné par la société qui y concentre et y rejette ses éléments perturbateurs et/ou non adaptés. Autant par choix que par nécessité, les marges sont devenues un lieu d'expression privilégié, un terrain fertile pour la contre-culture qui s'y trouve façonnée par la diversité des victimes des oppressions sociales et culturelles. Territoire souterrain et invisible, l'*underground* devient un refuge et un bastion depuis lequel se lancent les assauts contre les normes. La presse parallèle, clandestine par nature, s'y enracine profondément; elle s'y familiarise avec la liberté avant d'éclore et de se multiplier aux yeux de tous. Le terme *underground* se popularise à partir de 1968; il est emprunté au vocabulaire américain et importé en France par des familiers du contexte outre-Atlantique comme Alain Dister à *Rock & Folk* puis par Jean-François Bizot, le chef d'orchestre de l'emblématique revue *Actuel*. Foyer historique de contestation, l'*underground* ne prend toute sa dimension que durant la première moitié des années soixante-dix, période durant laquelle ses talents se regroupent pour faire émerger le

réseau contre-culturel. La presse parallèle joue un rôle essentiel de catalyseur dans ce phénomène: elle brasse, réunit et véhicule les idées révolutionnaires, sa vocation est de pénétrer le système dominant et d'y insuffler l'esprit de la contestation.

L'existence d'une « contre-culture » a été reconnue pour la première fois aux États-Unis par l'universitaire Théodore Roszak qui signe, en 1968, une étude intitulée: *The Making of Counter Culture, Reflections on the technocratic society and its youthful opposition*. Le théoricien perçoit une logique d'ensemble dans l'opposition à la guerre au Viêt Nam, la protestation étudiante pour la liberté de parole, l'attitude des beatniks et les premières manifestations hippies. Elles sont l'illustration d'une forme de rejet de la société et du modèle dominant; l'expression du refus d'un héritage de règles instituées par d'anciennes générations; et la preuve des aspirations libertaires d'une jeunesse en âge de comprendre et d'être comprise. Le néologisme de Roszak est représentatif de ce qu'est la contre-culture: la rencontre de deux forces en apparence contradictoires, l'une, destructrice, est portée par le préfixe « contre »; l'autre, créatrice, est entièrement résumée par le choix du terme « culture ». Ce dernier, en désignant l'ensemble des caractéristiques propres à une communauté humaine, résume ce que souhaite incarner le mouvement: une alternative de civilisation avec ses codes identitaires, son langage, son mode de vie, ses manifestations artistiques, sa spiritualité, son organisation sociale, ses valeurs et son rythme propres. Émancipé du carcan idéologique de Mai 68, le mouvement français témoigne de sa richesse et de la pluralité de son expression. Il est une force autant qu'un modèle pour le changement. Le préfixe « contre » induit un ensemble de subtilités révélatrices. Il suggère tout d'abord que la contre-culture est une culture qui s'oppose, une alternative qui se confronte à l'ordre établi. Selon une autre acception, « contre » signifie « à côté de ». En cela, il renvoie à cette implantation souterraine de la contre-culture, dans cet *underground* mal défini que représentent les marges, « à côté » de la société. Cette dimension explique

le recours fréquent à la notion de « parallèle » pour qualifier le mouvement et la presse qui en émane : elle résume cette radicalité qui divise deux choix de société différents, distincts et imperméables, deux modèles qui se rejettent l'un l'autre. Le préfixe « contre » peut, enfin, être utilisé pour illustrer un appui, l'idée de reposer sur quelque chose. Encore une fois, le mouvement y trouve un sens, la contre-culture étant un choix conscient de ne pas fonder une alternative sur le culte de l'argent et les lois de l'économie, mais d'en établir les fondations dans le domaine culturel, de mettre l'art et le beau au centre de l'activité humaine. Cet univers créatif est celui par lequel s'illustre la critique, celui d'où émanent les voix de la contestation et les plus éloquents expressions de l'alternative. La presse contestataire en est sans doute la plus remarquable illustration ; tant par la forme que par son message, elle s'inscrit pleinement dans cette dynamique inventive et créatrice. En somme, la contre-culture est une culture parallèle, à la fois génératrice et représentative d'une alternative de société, confrontée à un ancien monde dont elle est censée révéler toutes les déficiences. Le potentiel révolutionnaire de la contre-culture est fréquemment sous-estimé. Pourtant, le choix de la marge ne peut être perçu autrement que comme un rejet du contrat social sur lequel repose entièrement la société. D'une certaine façon, le mouvement renverse l'échelle des pouvoirs, il refuse toute résignation et impose une renégociation des termes du contrat.

Si la contre-culture française et la presse qui la porte doivent beaucoup à Mai 68, l'essentiel de leur influence vient des États-Unis où le mouvement a pris forme depuis le milieu des années soixante. Né des revendications d'une jeunesse dont le nombre a explosé avec l'entrée des premiers baby-boomers à l'Université, il réclame la liberté de parole pour les étudiants (Free Speech Movement), l'égalité des droits entre les Hommes quelle que soit leur couleur de peau (Civil Rights Movement), l'arrêt des combats au Viêt Nam, la libération des mœurs, l'émancipation des individualités. La jeunesse instruite remet en cause les dogmes hérités

des générations passées, les totems et les tabous de la tradition américaine. Elle ose contester la suprématie de l'*American way of life*, dénonçant un modèle impérialiste et conquérant. Ne limitant pas son discours à une opposition bornée, elle dépasse la critique et propose une voie de développement alternative qui privilégie l'Homme plutôt que les bénéfices, la solidarité face à l'individualisme grandissant, la liberté de tous contre l'oppression des minorités, la paix plutôt que la guerre de conquête économique ou politique, la justice contre l'intolérance, et le respect de la nature plutôt que son exploitation inconsidérée. La presse parallèle et la contre-culture, à travers elle, n'insufflent pas seulement l'esprit de révolte; elles véhiculent des idées, des principes et des valeurs nouvelles à travers un pays paralysé par de vieilles traditions gorgées de racisme et d'individualisme. Les États-Unis découvrent l'ampleur de la crise dont ils sont les initiateurs et victimes, une crise engendrée par des décennies d'exclusion et de répression. Les minorités réclament des droits, au premier rang desquels se trouve la liberté. Cette aspiration gagne les communautés noires, les Indiens d'Amérique, les femmes, les jeunes et toutes les strates d'une société hiérarchisée et régie par le pouvoir du phallus et de l'argent. Toutes ces minorités deviennent les artisans d'un mouvement et d'une presse révolutionnaires dont la diversité des engagements témoigne de la volonté de changement en profondeur. Les luttes se regroupent et gagnent en force.

De nombreux noms et qualificatifs ont été donnés à la presse contre-culturelle, ils sont autant d'attributs révélant son caractère et ses dimensions. Dans le New York *underground* des années cinquante, où ses premiers titres sont apparus (*The Village Voice*, *The Realist* puis *The East Village Other*), elle est reconnue sous le terme *free press*, une appellation réduite à *freep* et généralisée à travers le pays. L'emploi de cette expression traverse aisément l'Atlantique à la fin des années soixante, on le retrouve sous sa traduction française de « presse libre » parfois francisée en « fripe ». Si le qualificatif anglais *free* contient à lui seul un double sens précieux

reliant les notions de liberté et de gratuité, l'une n'implique pas nécessairement l'autre. Cette presse ne se limite pas à la défense des acquis, elle conquiert sa/la liberté à la force des mots et des publications. Elle se veut libre de dire et libre de faire, libre par la forme comme par le fond. Cette attitude lui a valu le surnom de « presse sauvage », l'idée souligne son naturel et son caractère indomptable. Non dressée, elle est une presse de défiance. D'autres appellations comme « presse parallèle » ou « presse alternative » rappellent qu'elle est un média contradictoire qui cultive la différence comme espace de liberté et lieu d'expression des marges. Elle est une presse faite par et pour cet « autre » que la société rejette. D'une étonnante variété, elle reflète une contre-culture aux multiples visages, donne un écho aux combats de tous les familiers de l'anormalité. Elle est une alternative de presse en même temps qu'une presse pour l'alternative.

La *free press* met à contribution toutes les formes de la contestation, laquelle s'illustre particulièrement dans le domaine artistique. La poésie, la musique et les arts graphiques deviennent, tout comme le mode de vie, un vecteur d'oppositions pacifiques et un générateur de changements. Inspirée par les récits de Jack Kerouac, les poésies rythmées d'Allen Ginsberg et toute l'œuvre des beatniks, la nouvelle génération consomme ses premiers hallucinogènes, elle s'initie au LSD et à toutes les formes de voyage. Elle fume et s'enivre pour fuir un monde dans lequel elle ne se reconnaît plus, à la recherche de nouveaux territoires de l'âme. La consommation de drogues procède d'un besoin d'évasion autant que d'une envie de dépassement. Cette logique s'étend au-delà des cadres de la prise d'hallucinogènes, elle s'applique plus largement à tout le mode de vie de cette jeunesse adepte de contre-culture. La drogue, le voyage, la musique, l'amour libre, la communauté ouvrent de nouveaux horizons; ils permettent de s'aventurer hors des limites et d'abolir toute frontière spirituelle, psychologique, idéologique, sociale ou géographique. Ce mode de vie est le résultat d'une marginalisation totale qui n'a d'autre objectif que

la recherche d'alternative à la réalité vécue. La jeunesse révoltée se lance en quête d'un ailleurs idéal, d'une utopie viable pour transformer le visage du monde. Dans cette dynamique, la culture devient à la fois un laboratoire de recherche et un média invitant le plus grand nombre à rejoindre le mouvement. L'électricité du British Blues Boom rencontre les accents acides du folk américain pour accoucher d'un psychédéisme californien engagé et novateur. Le rock vit sa grande révolution et, avec lui, un monde qu'il submerge entièrement. Les scènes musicales, comme les contestataires qui s'en emparent, se confondent et s'ouvrent à des sonorités nouvelles. L'ouverture et le renversement de toutes les frontières, qu'elles soient d'ordre culturel, politique ou mental, deviennent un principe fondateur du mouvement, dont la presse parallèle saura une nouvelle fois s'en faire le témoin.

Dépourvue de toute organisation ou structure d'ensemble, la contre-culture prête vie à un nombre conséquent d'expériences utopistes. Nombre d'entre elles, parmi les plus éloquentes, se concentrent en Californie, autour du foyer primordial de San Francisco. Là, dans le petit quartier de Haight-Ashbury, le mouvement a connu sa plus vivante tentative de concrétisation : les tribus de Hell's Angels, Diggers, Merry Pranksters et autres hippies se sont regroupées pour donner vie à une alternative fondée sur la liberté et la gratuité. Ils ont essayé de rompre avec les règles de la propriété et les principes de domination entre les êtres. Rongée par la drogue et l'opportunisme de certains, l'expérience ne durera pas. Elle témoigne malgré tout du potentiel de changement que porte la contre-culture qui, à des échelles bien moindres, voit fleurir un grand nombre de communautés autogérées. Aux États-Unis comme en Europe, les installations collectives en milieu rural émergent, plus ou moins autonomes, plus ou moins éphémères. La multiplication des tentatives, la popularité des valeurs et d'un mode de vie sans doute un peu rapidement caricaturés sous l'appellation « hippie », l'exportation de la musique pop et rock, le nombre de voyageurs lancés sur les routes chaque été, le nombre

de journaux parallèles... les faits attestent de l'audience que prête la génération à la contre-culture. Refusant désormais de taire son mal-être, elle emploie son énergie au renversement de l'ordre en place. La capacité d'adaptation du mouvement et sa généralisation à tout l'Occident montrent que la contre-culture n'est pas la réponse à une crise locale. Elles sont la preuve de l'existence d'une crise planétaire qui a germé dans le triomphe du modèle capitaliste et industriel. Victorieux du communisme et de la conquête spatiale, il vacille sous les assauts de ses propres enfants, adversaires intérieurs plus terribles encore que l'ancien ennemi soviétique. La fin de la seconde guerre mondiale et l'avènement fragile de la paix en 1945 ont offert au monde une cure de rajeunissement sans précédent. Avec le baby-boom, il n'y a jamais eu autant de moins de vingt ans sur Terre qu'à la veille des années soixante-dix; en Occident, ils représentent près des deux cinquièmes de la population! C'est avec une logique contre laquelle les vieilles institutions ne peuvent rien que cette génération réclame son droit à la parole. Partout la révolte éclate, les quartiers et les villes s'embrasent à Los Angeles, Boston, Chicago, San Francisco, Santiago, Buenos Aires, Madrid, Lisbonne, Athènes, Amsterdam, Berlin, Prague, Paris... Mai 68 comme la contre-culture participent à cet élan mondial. Alors que le bloc de l'Est se fissure, l'Ouest arbore une prétendue supériorité: il se dit défenseur d'une liberté et d'une démocratie qu'il bafoue en répression contre ceux qui osent le contredire, dans les rues de ses propres capitales.

La contre-culture s'inscrit dans une dynamique de libération des hommes et des peuples qui touche le monde depuis les années cinquante. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, la civilisation occidentale doit faire face aux légitimes volontés d'émancipation d'un monde qu'elle a plongé dans l'affrontement généralisé et qu'elle domine depuis trop longtemps. Les peuples colonisés s'affranchissent de sa tutelle en autant de guerres meurtrières; des voix s'élèvent et contestent l'attitude des dominants. En France, la guerre d'Algérie devient un enjeu capital, cristallisant

les positions et menant à l'affrontement sur le terrain militaire comme idéologique. Une France dépassée par le souffle de liberté s'enferme dans des relents de patriotisme. Face à elle se trouve une Algérie déterminée à jouer du premier article de la charte des Nations Unies fraîchement rédigée, son peuple réclame son droit à disposer de lui-même. Il reçoit le soutien d'une autre France, moins visible, plus *underground* dirait-on par anachronisme, une France de militants, de poètes et de journalistes engagés pour la paix et la liberté des peuples, et que la censure voudrait pouvoir réduire au silence. Derrière l'acharnement des États à préserver leurs colonies se cachent des intérêts économiques autant qu'idéologiques. La course à la modernité n'efface rien des archaïques rapports de domination, bien au contraire. Mis en échec, les États capitalistes de l'Occident industriel remplacent l'exploitation politique et militaire par la colonisation économique; cette nouvelle logique coloniale donne, entre autres, naissance à la France-Afrique. La contestation de la fin des années soixante se nourrit des écrits de Gandhi, du parcours de Che Guevara et de tout le processus d'émancipation des peuples. La contre-culture s'inspire des mouvements de décolonisation qui, comme elle, se veulent une force d'opposition au système dominant, à ses choix de développement et à sa logique d'exploitation de la nature et des Hommes. Dans les métropoles, les minorités donnent de l'écho aux revendications internationales; en France, elles reprennent en cœur un slogan imaginé par les militantes du Mouvement de libération des femmes: « Décolonisons-nous! ». La contre-culture française puise dans l'opposition à la guerre d'Algérie, dans la dynamique de Mai 68, et dans le rejet des rigidités de deux France complices: la vieillissante veuve du général de Gaulle et la prétendue moderne compagne de Pompidou. Comme les illusions, les droites conservatrices se succèdent. En France comme partout en Europe et aux États-Unis, elles offrent de la résistance à une contre-culture qui ne cessera de s'épanouir que dans la moitié des années soixante-dix, période à laquelle le premier choc pétrolier redistribue les cartes du monde économique, affectant le capitalisme d'une crise

nouvelle. Le choc de 1973 précipite l'Occident dans une morosité où s'évanouit la contestation festive de la contre-culture, un évanouissement qui tient plus de la mue que de la mort puisqu'elle laisse place à une combativité plus dure et un anarchisme teinté de nihilisme. Digne successeur, le mouvement punk prend ses quartiers dans les souterrains contestataires.

Jouissant d'héritages propres, la contre-culture française est plus qu'une adaptation des expériences anglo-saxonnes, dont seule une minorité est totalement consciente et informée. Il existe en France une tradition contestataire *underground* ayant tous les traits de la contre-culture, se manifestant par l'attitude vestimentaire, le mode de vie et l'expression artistico-culturelle. Elle rassemble notamment les surréalistes de l'entre-deux-guerres, les Zazous<sup>1</sup> des années quarante, ou bien encore les situationnistes des années cinquante et soixante. La contre-culture post-68 puise dans des mouvements très dissemblables, mais elle s'imprègne peut-être plus encore de milieux : celui des artistes de Montmartre, des boîtes de jazz du quartier Latin et des cafés littéraires de Saint-Germain. Avant de s'exporter sur la Côte d'Azur puis dans toutes les provinces, la contre-culture française est un mouvement proprement parisien. Dans les deux années qui séparent Mai 68 de la nouvelle décennie, la plupart des manifestations alternatives et des créations de journaux parallèles se font dans la capitale.

Diversité d'influences, de formes et de thématiques, somme d'héritages variés, la *freep* se caractérise avant tout par sa richesse. Presse artisanale et clandestine, elle peut également revêtir tous les atours d'une presse nationale et professionnelle ; être tirée à dix comme à plusieurs dizaines de milliers d'exemplaires ; être diffusée plus ou moins localement ; traiter de *pop music* autant que de la

---

1. Jeunes amateurs de jazz qui défièrent l'occupant nazi en arborant cheveux longs et vêtements amples en pleine période de restriction, un parapluie obstinément fermé et une étoile jaune frappée d'un moqueur « goy » ou « zazou ». Nombre d'entre eux ont été arrêtés, certains déportés.

condition féminine ou d'écologie. C'est une presse de tous les possibles, une exploitation permanente de toutes les capacités et de tous les talents que recèle la contre-culture. Son visage est celui de tous les artisans qui la façonnent, celui de toutes les marginalités, mais également celui de tout le spectre social : depuis le jeune lycéen jusqu'au journaliste professionnel et même, quelquefois, jusqu'à l'héritier fortuné. Elle est le fruit d'une foule d'anonymes qui exulte son besoin de dire, son envie de proposer une autre voie, de faire entendre sa voix, celle de la différence. Pour s'exprimer, les architectes de la contre-culture disposent d'un arsenal de procédés d'impression plus ou moins coûteux et de qualité variable. Outre l'encre et la plume, ou la machine à écrire des plus courageux, il existe la ronéotypie qui applique le principe du duplicateur à alcool et de la feuille de stencil (utilisée par la plupart des fanzines et des journaux lycéens) ; la sérigraphie qui permet une reproduction à moindres frais par l'utilisation d'un pochoir en soie ou en nylon (choix de prédilection des affichistes de Mai 68) ; la typographie à impression en relief héritée de Gutenberg qui reste limitée dans la maquette comme dans le tirage, exception faite de l'emploi de rotatives qui permettent une multiplication à très grand tirage (la *freep* utilise très peu ce procédé qu'elle laisse aux grands quotidiens nationaux) ; la machine IBM qui enregistre sur bande magnétique et reproduit les caractères frappés (particulièrement utilisée par les journaux anglais) ; l'*offset*, enfin, reste le procédé de prédilection de la presse parallèle du fait de sa souplesse et de sa facilité d'utilisation ; son principe est celui d'un jeu de cylindres qui se transmettent l'image du résultat final jusqu'à l'impression sur la page blanche (cette méthode est utilisée par l'immense majorité des hebdomadaires et mensuels).

Diversité de techniques d'impression, de thèmes, de formes, de tirage, de distribution... cette presse, qui ne reconnaît aucune frontière, représente un volume impossible à déterminer avec exactitude. Tous les journaux de la contre-culture ne sont pas clandestins : une face émergée de l'iceberg se distingue plus par les sujets

abordés que par la forme ou la réalisation. Cette minorité visible accepte le jeu du dépôt légal, de la publicité et de la distribution classique, mais ne doit pas pour autant être exclue des rangs de la *free press*. Elle lui donne une dimension, la fait connaître. Elle assure à la contre-culture un vecteur de transmission d'informations et d'idées au sein d'une majorité de la population encore hermétique à son discours. Les quelques titres trouvés en kiosques sont sans doute les plus aisés à dénombrer, mais ils ne représentent qu'une infime partie de la presse libre, dont le gros des forces se disperse en une galaxie de bulletins locaux, de fanzines lycéens et autres petits journaux sans grandes prétentions. En incluant le plus large ensemble, allant des titres les plus aléatoires et artisanaux à ceux beaucoup plus policés et professionnels, des brûlots gauchistes aux plus psychédélics revues de bande dessinée, on évalue leur nombre dans une fourchette allant de trois à cinq cents journaux édités entre 1971 et 1973, période durant laquelle la presse libre vit ses heures les plus productives. Quelques centaines de titres parfois tirés à plusieurs milliers d'exemplaires débordent ainsi d'un *underground* grandissant. Convertissant de nouveaux adeptes, les journaux parallèles se multiplient et déversent leur flot de revendications sur la France, affirmant une contre-culture bien décidée à changer le pays.



**DE LA « RÉVOLUTION  
CULTURELLE »  
AUX RÉVOLUTIONS  
« CONTRE-CULTURELLES »**



## MAI 68 ET SON PASSÉ CONTRE-CULTUREL

Si la lointaine ascendance de la presse alternative plonge ses racines dans l'histoire de la liberté de la presse et des feuilles de chou du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières manifestations d'une presse contre-culturelle française ramènent à l'après-guerre de l'*Internationale situationniste* et au mouvement de Guy Debord. En 1957, l'organisation voit le jour, née de la rencontre d'un certain nombre d'obscur et diverses formations issues de l'avant-garde artistique aux origines dadaïstes, surréalistes et lettristes: l'éphémère London Psychogeographical Association de Ralph Rumney, The International Movement For An Imaginist Bauhaus de Enrico Baj, Sergio Dangelo et Asger Jorn, quelques peintres italiens et l'Internationale lettriste dont est issu Guy Debord. À partir de 1958, l'Internationale situationniste (IS) expose, dans son journal éponyme, sa posture révolutionnaire. Elle y développe sa critique de l'argent, condamne la marchandisation de l'art et de la culture, ainsi que l'intrusion de la logique commerciale et financière dans tous les domaines de la vie. Cette sévérité n'épargne pas les courants artistiques eux-mêmes qui sont accusés de soumission au nouvel ordre, alors que leur mission est, toujours selon G. Debord, d'ouvrir de nouvelles perspectives de libération, aussi bien dans le milieu culturel que dans la vie quotidienne. Le parcours de l'IS épouse les réflexions de son leader qui écrit successivement: *Thèses sur la Commune*, *Le Déclin et la chute de l'économie spectaculaire marchande*, *Les Luttes de classes en Algérie*, *La Société du spectacle*. L'IS est la première à appeler la jeunesse à « jouir sans entraves » par la voix de Raoul Vaneigem, auteur, en 1967, du *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*. Par ses accents libertaires et autogestionnaires, sa volonté de « changer

le monde », de décroquer la société, de rompre avec l'héritage des anciennes générations, autant dans la manifestation de sa critique, créatrice de situations, l'IS témoigne de son statut de précurseur de la vague contre-culturelle. Dans le premier numéro de l'*Internationale situationniste*, G. Debord expose ses « thèses sur la révolution culturelle », il y énonce :

Le but des situationnistes est la participation immédiate à une abondance passionnelle de la vie, à travers le changement de moments périssables délibérément aménagés. La réussite de ces moments ne peut être que leur effet passager. Les situationnistes envisagent l'activité culturelle, du point de vue de la totalité, comme méthode de construction expérimentale de la vie quotidienne, développable en permanence avec l'extension des loisirs et la disparition de la division du travail (à commencer par la division du travail artistique).

Destruction de l'ancien système, révolution de l'immédiateté, reconsidération de la notion de travail, replacer l'art et la culture au centre du quotidien, et l'individu au centre de sa propre existence, constituent autant de principes repris par la révolution contre-culturelle. Seuls douze numéros sortiront durant les onze années d'existence de la revue, le douzième paraît en septembre 1969, trois ans avant que G. Debord ne prononce la dissolution de son groupe. Dans cette dernière parution, il dresse un bilan des événements de Mai 68 :

La plus grande grève générale qui ait jamais arrêté l'économie d'un pays industriel avancé, et la première *grève générale sauvage* de l'histoire; les occupations révolutionnaires et les ébauches de démocratie directe; l'effacement de plus en plus complet du pouvoir étatique pendant près de deux semaines; la vérification de toute la théorie révolutionnaire de notre temps, et même, çà et là, le début de sa réalisation partielle; la plus importante expérience du mouvement prolétarien moderne qui est en voie de se constituer dans tous les pays sous sa forme *achevée*, et le modèle qu'il a

désormais à dépasser – voilà ce que fut essentiellement le mouvement français de mai 1968, voilà *déjà* sa victoire.

Si les situationnistes apparaissent comme les initiateurs d'une forme de contre-culture européenne, l'épisode révolutionnaire de Mai demeure indéniablement le creuset d'où émanent les énergies nouvelles; lesquelles infiltrent, durant les premières années de la décennie soixante-dix, la forteresse de l'archaïque société française dont les portes ont été enfoncées par le bélier des ouvriers et des étudiants. Les *situs*<sup>1</sup> ont été les précurseurs des idées, Mai leur a donné des hommes et un espoir.

Autre ascendance de la presse contre-culturelle, la presse syndicale étudiante des années cinquante et soixante, au premier chef de laquelle figure *Clarté*, le journal de l'Union des étudiants communistes (UEC). La structure étudiante et son journal réapparaissent après une décennie de silence, en 1956, suite au XIV<sup>e</sup> Congrès du PCF. Si elle est pensée comme l'organe jeunesse du parti, l'UEC parvient à préserver sa liberté et son indépendance. Elle dispose de son propre bureau politique, sous la direction de Serge Depaquit et Philippe Robrieux, puis celle de Jean Piel au début des années soixante. Lorsque ce dernier prend la tête de l'organisation, la relative indépendance de l'UEC prend les traits d'une véritable rupture avec le PCF, notamment grâce au soutien de Laurent Casanova qui couvre l'organisation dans ses prises de position contestataires, principalement dans son rapprochement avec l'Union nationale des étudiants de France (UNEF) contre la guerre d'Algérie. L'émancipation naît d'une division profonde et interne à l'UEC qui voit ainsi s'opposer les partisans du PCF et les « Italiens<sup>2</sup> », qui militent pour la rupture avec Moscou et le stalinisme. *Clarté* devient le théâtre de cet affrontement idéologique avant de tomber sous l'emprise des « Italiens » avec l'arrivée de

---

1. Surnom donné aux situationnistes.

2. Surnom donné aux partisans de la théorie du polycentrisme, développée par le communiste italien Palmiro Togliatti.

Jean Schalit à la tête de la rédaction. Au bureau de l'UEC comme dans les pages de *Clarté*, se succèdent la plupart des figures de Mai 68, nombre d'acteurs de la presse alternative révolutionnaire et de la contre-culture française en formation. Suite à l'implosion de l'UEC que le PCF « purge » définitivement de ses éléments gauchistes et contestataires en 1965, ses anciens membres poursuivent leurs combats idéologiques avec plus d'autonomie, fondant de nouvelles structures et créant autant de journaux parallèles. Le schisme de l'UEC éclaircit les positions défendues à la gauche du PCF et précipite la naissance d'un certain nombre de groupes et de groupuscules, de partis et d'organisations à la tête desquels s'installent les anciens de l'UEC : Alain Krivine incarne le courant trotskiste qui aboutira à la formation de la Ligue communiste<sup>1</sup> en 1969 ; Jean-Pierre Le Dantec et Robert Linhart préfèrent la doctrine de Pékin à celle de Moscou, ils créent l'Union de la jeunesse communiste marxiste-léniniste (UJCml), une aile « maoïste » de l'extrême gauche ; certains, comme Roland Castro, préfèrent s'en éloigner en créant Vive la révolution (VLR) ; d'autres enfin, sans s'immiscer directement dans la guerre de chapelles qui prend forme, rejoignent des tendances libertaires ou préfèrent s'en tenir à l'activité journalistique. Presque sans exception, toutes les plumes de *Clarté* interviennent non seulement dans l'activité militante et Mai 68, mais sont également à l'origine d'un bon nombre d'expériences de presse libre : J. Schalit fonde *Action*, le titre emblématique de Mai ; Michel-Antoine Burnier et Bernard Kouchner participent à la création d'*Actuel* ; Marc Kravetz rejoint Serge July à *Libération* ; J.-P. Le Dantec dirige *La Cause du peuple* et R. Castro, *Tout!*. *Clarté* a également vu la participation de quelques dessinateurs comme Siné qui donne vie, en mai 68, au journal *L'Enragé*. L'UEC et *Clarté* représentent ainsi le noyau embryonnaire des énergies de Mai 68 et de l'activité de la décennie qu'il ouvre.

---

1. Ancêtre direct de la Ligue communiste révolutionnaire (LCR) qui n'apparaît sous cette appellation qu'à partir de 1974.

Les prémices de l'épisode révolutionnaire de mai 1968 apparaissent au mois de mars 1967, lorsqu'une bande d'étudiants de l'université de Nanterre, guidés par leurs aspirations libertaires, investit les locaux réservés à la gent féminine. Les trublions, menés par Daniel Cohn-Bendit, sont évacués par les forces de l'ordre, qui n'hésitent pas à fouler au pied le droit d'inviolabilité dont jouissent les universités depuis le Moyen Âge. Le sanctuaire protège plus volontiers les « bonnes mœurs » que ses étudiants, notamment les plus turbulents contre lesquels est dressée une liste noire. La défense s'organise, les étudiants se rassemblent et multiplient les manifestations invitant à la prise de conscience du caractère liberticide des institutions, des traditions et de la morale. L'une d'elles fait connaître le mouvement et ses idées dans toute la France: le 21 mars 1968, au terme d'une manifestation organisée par le Comité Viêt Nam national (CVN) contre l'intervention américaine et en soutien à la révolution communiste vietnamienne, le siège de l'entreprise American Express est mis à sac. Avant lui, les membres du CVN s'étaient attaqué à la façade de la compagnie aérienne TWA et à l'antenne de la Bank of America de la place Vendôme. Il en résulte plusieurs arrestations, dont celle du militant trotskiste, Xavier Langlade, et celle du secrétaire du CVN, Nicolas Boulte. À Nanterre, la riposte ne tarde pas. Voyant en ces arrestations l'illustration de la politique répressive de soutien à l'impérialisme capitaliste, cent quarante-deux étudiants prennent d'assaut le dernier étage de l'administration universitaire, et décident de l'occupation des lieux en signe de protestation, réclamant la libération des « victimes de la répression ». La suite est plus connue: le doyen de l'université prononce la fermeture de Nanterre; ce qui est devenu le « mouvement du 22 mars » se dirige vers la Sorbonne, siège du rectorat, précipitant les événements qu'une France sous tensions espérait secrètement. « Il est interdit d'interdire ». Le « mouvement du 22 mars » se présente comme une source d'inspiration, ses participants refusent, plus ou moins intensément, de reproduire les schèmes autoritaires et hiérarchisants. Il publie une série de tracts

intitulés « Constitution des comités d'action révolutionnaire », on y lit l'invitation suivante: « Exprimons-nous par des tracts, des journaux, des prises de parole dans la rue, des affiches sur les murs, des films, etc., pour que la voix des travailleurs domine enfin le mensonge de la bourgeoisie. » L'appel se répand, la libération de la parole devient une priorité pour une large partie de la jeunesse insurgée.



Des milliers de tracts et de journaux, plus ou moins ambitieux, plus ou moins tirés, plus ou moins éphémères, vont voir le jour en ce mois de mai, mais le véritable chroniqueur des événements reste l'incontournable *Action* de J. Schalit. Beaucoup de figures passées par *Clarté* se retrouvent dans les colonnes de ce nouveau périodique; conçu comme le journal des comités d'action, il reçoit le soutien des Comités lycéens (CAL), du mouvement du 22 mars, des syndicats UNEF et SNESup<sup>1</sup>, notamment par la participation active de son secrétaire général Alain Geismar, et le soutien, peut-être plus discret, d'organisations politiques: les plumes du journal étant pour la plupart des figures de mouvements d'extrême gauche. Le premier numéro sort le 7 mai, ses artisans parient sur un tirage de trente-cinq mille exemplaires, l'intégralité est vendue dans la journée au prix de cinquante centimes l'unité; ce qui, malgré un coût de huit mille francs, permet à l'équipe de bénévoles de s'atteler à la réalisation d'un deuxième numéro. Le 13 mai, jour de l'importante manifestation de la gare de l'Est à la place Denfert-Rochereau (les étudiants vont jusqu'au Champ-de-Mars), les vendeurs d'*Action* ont, entre leurs mains, les cent mille exemplaires du deuxième journal, le million

de manifestants se les arrache. Lancé, le journal ne cesse de

1. Union nationale des étudiants de France et Syndicat national de l'enseignement supérieur.

paraître que pour respecter la grève générale qui bloque le pays, l'hebdomadaire passé sous la direction de Jean-Pierre Vigier<sup>1</sup> réapparaît sous forme de quotidien le 5 juin, avant de connaître une périodicité moins régulière à partir du mois de juillet, et ce jusqu'à sa disparition un an plus tard, en juin 1969. *Action* fait figure de pionnier de la presse contre-culturelle française en étant le premier à aborder des thèmes aussi nouveaux que la sexualité ou la musique pop; à mêler avec autant de subversion le texte engagé et les dessins sulfureux de Siné, Wolinski et Reiser; à importer une part de la contre-culture américaine en publiant les premiers dessins de Robert Crumb dans l'Hexagone; le premier, enfin, à réunir journalistes, militants et bénévoles. *Action* donne la preuve que le journal alternatif est possible, qu'il est un projet viable malgré les différences de points de vue et d'engagements idéologiques (*Action* rassemble trotskistes, libertaires, maoïstes et autres tendances) et malgré les difficultés de production, de tirage, de diffusion et de vente.

Autre journal caractéristique de l'effervescence de Mai et des premières armes de la contre-culture française: *L'Enragé* fondé par l'éditeur Jean-Jacques Pauvert et Siné. Ce journal satirique et provocateur rassemble rapidement les grands noms de la caricature: Cabu, Reiser, Siné, Topor, Willem et Wolinski. Si le nom du journal est à la mesure du ton utilisé, la profession de foi du premier numéro est tout aussi éloquent:

Ce journal est un pavé. Il peut servir de mèche pour cocktail Molotov. Il peut servir de cache matraque. Il peut servir de mouchoir antigaz. Nous serons tous solidaires, et nous le resterons, de tous



1. Physicien et ancien résistant, J.-P. Vigier sera exclu du PCF pour son implication dans la « prise de la Bourse » le 24 mai 1968; il se rapprochera par la suite des maoïstes à tendance spontanéiste qui cherchent l'avènement d'une révolution culturelle libérée de toute contrainte, conduite par les masses plutôt que par des structures politiques.

les enragés du monde. Nous ne sommes ni étudiants ni ouvriers ni paysans, mais nous tenons à apporter notre pavé à toutes leurs barricades. Si certains d'entre vous ont des difficultés ou éprouvent des scrupules à s'exprimer dans les journaux traditionnels, venez le dire ici : vous êtes chez vous ! Dans ce journal rien n'est interdit, sauf d'être de droite ! Aux armes, enragés, formez vos bataillons ! Marchons, marchons, un sang impur abreuvera bientôt nos sillons !



*L'Enragé* est l'héritier de *Siné Massacre*, un hebdomadaire créé en 1962 et qui, en neuf numéros d'existence, a su s'affirmer anti-impérialiste, anticapitaliste, anticlérical et antimilitariste, cultiver un goût pour l'insolence et défendre activement la liberté de la presse à laquelle *Siné* consacre l'intégralité du quatrième numéro. *L'Enragé* compte parmi les précurseurs et inspirateurs, avec *Hara-Kiri*, d'une espèce bien particulière de canards, maniant avec talent la satire, l'humour cynique et l'impertinente ironie ; un journal capable de titrer en couverture du deuxième numéro : « Crève Général » en caractères gothiques et surmonté d'une croix de Lorraine.



Le vœu commun est la libération totale de la presse et des individus, à mesure que la contre-information gagne du terrain sur le ministère de l'information, son ORTF et ses agences de presse, la révolution se propage dans les foyers, une révolution que la nouvelle génération ne manque pas de mener. Le drapeau rouge abandonné sur les ruines fumantes du mai révolutionnaire est repris, agrémenté de motifs psychédéliques et teinté aux couleurs de l'arc-en-ciel ; la nouvelle décennie s'ouvre.

## DE LA CAUSE DU PEUPLE À LIBÉRATION

Héritier privilégié des gauchismes de Mai et fruit du souffle libertaire du début des années soixante-dix, *Libération* incarne à ses débuts la profonde volonté de reconquérir la liberté de la presse. Journal utopique, il incarne également l'évolution d'une extrême gauche révolutionnaire qui, passée Mai 68, doit se réinventer et se moderniser en prenant acte des mouvements de luttes nouveaux qui émergent dans le paysage politique et social. *Libé* puise son énergie de racines différentes qui n'ont en commun que l'idée contestataire et révolutionnaire. Toutes ses énergies, pour la plupart issues de l'éclatement de l'UEC, ont préalablement donné lieu à la création de journaux plus ou moins bien réalisés. Cette succession de titres mène à la création de *Libé* et illustre parfaitement l'évolution d'une certaine gauche, située à gauche du parti communiste, un chaudron de réflexion dans lequel bouillonne une myriade de tendances, de groupuscules et d'individus. Ces journaux sont des laboratoires d'idées où les futurs architectes de *Libération* font mûrir une presse nouvelle. Chaque courant de pensée possède son journal. Depuis le milieu des années soixante, le maoïsme compte parmi les plus influents. Sa « grande révolution culturelle prolétarienne » passionne les gauches, principalement ses mouvances anti-autoritaires qui condamnent les dérives de l'URSS et l'aveuglement du PCF. De plus en plus d'intellectuels et d'étudiants se vouent au Petit Livre rouge de Mao Zedong, à une image nouvelle du communisme, débarrassée – croit-on – de son risque totalitaire et réconciliée avec le marxisme-léninisme dont le Kremlin se détache progressivement. Pour ses partisans, la révolution maoïste incarne un nouvel espoir utopique ; mais c'est une image tronquée et lacunaire de la « révolution culturelle » qui parvient en Europe, et la vaste Chine demeure largement inconnue. Qu'importe, la pensée de Mao inspire la formation de deux organisations françaises : le Mouvement communiste

français marxiste-léniniste (MCFml) et l'Union des jeunes communistes marxistes-léninistes (UJCml) de Robert Linhart et Pierre Victor (*alias* Benny Lévy). Plusieurs journaux voient ainsi le jour : *L'Humanité nouvelle* du MCFml, *Les Cahiers marxistes-léninistes* et *Garde rouge* de l'UJCml, journaux de propagande althussériens qui défendent la volonté maoïste de réconcilier les intellectuels et le prolétariat en lutte, de faire la jonction entre l'anti-autoritarisme étudiant et la révolution prolétarienne.

Lorsque l'UJCml est dissoute par décret en 1968, une majorité de ses anciens membres se retrouve au sein du Parti communiste marxiste-léniniste ; une minorité s'unit quant à elle à certains libertaires venus du « mouvement du 22 mars » pour fonder la Gauche prolétarienne (GP) sous l'égide d'Alain Geismar et Benny Lévy. Alors que les événements de Mai sont encore très présents et que la GP prend lentement forme, plusieurs titres voient le jour : l'éphémère bulletin *Interluttés* d'Alain Geismar et Serge July, *Les Cahiers de mai* de Jean-Louis Péninou, Daniel Anselme et Marc Kravetz qui participent à la réunion des activités intellectuelles venues de la rue d'Ulm<sup>1</sup> et de l'action syndicale implantée dans les usines. Cette vocation est reprise par *Les Cahiers de la gauche prolétarienne* dont le premier numéro sort le 22 mars 1969, comme un anniversaire dignement souhaité par une partie de la GP. Ces cahiers relaient et font converger les résultats des « comités de luttes d'ateliers » qui sont implantés en usines. Ces comités sont le fruit du « mouvement d'établissement » qui a conduit un certain nombre de maoïstes à quitter les bancs des universités pour prendre place derrière les chaînes de montage. Cette démarche s'inscrit dans la volonté de réconcilier intellectuels et ouvriers, et doit permettre de préparer la révolution prolétarienne depuis les usines. Entretenant un climat d'affrontement et de tension entre le

---

1. Emplacement de l'École normale supérieure de Paris où étudient plusieurs figures du mouvement mao ; lesquelles suivent attentivement l'enseignement du philosophe Louis Althusser, proche du mouvement marxiste-léniniste.